

31<sup>e</sup>

---

ITINÉRAIRES  
DES PHOTOGRAPHES  
VOYAGEURS

---

BORDEAUX DU 5 AU 30 AVRIL 2022

---

DOSSIER DE PRESSE

---

[WWW.ITIPHOTO.COM](http://WWW.ITIPHOTO.COM)

# 31<sup>e</sup> DES ITINÉRAIRES PHOTOGRAPHES VOYAGEURS

**BORDEAUX**  
DU 5 AU 30 AVRIL 2022

MERCURE  
HOTEL  
BORDEAUX CHATEAU CHARTRONS  
Ouvrez-vous au monde !



la saif  
Société des Auteurs  
des arts visuels  
et de l'image Fixe

la culture avec  
la copie privée



arrêt sur l'image galerie



LEBOLABO  
ATELIER DE TRAVAIL D'ART

boesner  
FOURNITURES POUR ARTISTES  
www.boesner.fr



JUNK  
PAGE



## ITINÉRAIRES DES PHOTOGRAPHES VOYAGEURS 31<sup>e</sup> ÉDITION

Du 5 au 30 avril 2022, à Bordeaux, le festival *Itinéraires des photographes voyageurs* invite le public dans les principaux lieux culturels publics et privés de la métropole aquitaine, autour de 13 expositions présentant le travail de 17 photographes\*, à la découverte de regards contemporains et singuliers sur notre planète.

Le festival a accompagné l'évolution de la photographie au rythme des révolutions techniques et stylistiques, en veillant à présenter les formes de photographies d'auteurs les plus diverses.

7 lieux accueillent cette 31<sup>e</sup> édition et proposent aux visiteurs d'effectuer leur propre itinéraire au fil des expositions, et de découvrir ainsi le travail de photographes auteurs professionnels confirmés ou issus de la nouvelle génération.

À partir du 5 avril, l'intégralité des expositions présentées lors du festival, sont consultables sur le portail de la manifestation [www.itiphoto.com](http://www.itiphoto.com).

## WEEK-END DE RENCONTRES 8 ET 9 AVRIL 2022

Le public est invité à suivre le parcours en compagnie des photographes invités les 8 et 9 avril 2022. (Programme des rencontres en cours)

L'association **FRELENS** organisera dans le cadre du week-end d'inauguration le vendredi 8 avril en matinée une cession de sélection du **Prix MENTOR** devant le public et un jury professionnel.

## AVEC LE FIDÈLE SOUTIEN DE

Mairie de Bordeaux, SAFRAN Immobilier, Hôtel Mercure Bordeaux Chartrons, la SAIF, Boesner, Le Rocher de Palmer, Arrêt sur l'Image Galerie, C dans la boîte, JunkPage, ARTLABS, LEBOLABO.

\*Programme provisoire en fonction de l'évolution de la crise sanitaire.

## CONTACT PRESSE

Vincent Bengold  
06 62 85 38 41  
contact@itiphoto.com  
DOSSIER DE PRESSE  
[www.itiphoto.com/ipv2022.pdf](http://www.itiphoto.com/ipv2022.pdf)

## PRESSE

CATALOGUE PHOTOS PRESSE  
Faites nous votre demande par mail pour accéder aux images haute définition libres de droit dans le cadre exclusif de la promotion de la manifestation [contact@itiphoto.com](mailto:contact@itiphoto.com)

## DIRECTION ARTISTIQUE

Nathalie Lamire-Fabre & Vincent Bengold  
Itinéraires des Photographes Voyageurs  
45 cours du Médoc, 33300 Bordeaux

## SITE PUBLIC



[WWW.ITIPHOTO.COM](http://WWW.ITIPHOTO.COM)

# 31<sup>e</sup> DES ITINÉRAIRES PHOTOGRAPHES VOYAGEURS

**BORDEAUX • DU 5 AU 30 AVRIL 2022**  
17 PHOTOGRAPHES / 7 LIEUX

[WWW.ITIPHOTO.COM](http://WWW.ITIPHOTO.COM)

## PROGRAMME

- ERIC BÉNARD 01 Tokyo, Surfaces
- ANNE DESPLANTEZ 02 La première nuit est toujours blanche
- AURÉLIA FREY 03 Le Sortilège des marins
- PIERRE GÉLY-FORT 04 The Dark Love Boat
- ESTELLE LAGARDE 05 Trésors
- GÉRARD LUTHI 06 Sri Lanka, dialogue avec le passé
- IGOR MUKHIN 07 Générations. De l'URSS à la nouvelle Russie
- GILLES ROUDIÈRE 08 Trova
- MARIE SORDAT 09 Nada
- GÉRARD STARON 10 Hom(m)es
- SÉBASTIEN VAN MALLEGHEM 11 Allfather
- PETER H. WATERSCKHOOT 12 Sunset Memory
- COLLECTIF LES ASSOCIÉS 13 D'ici, ça ne paraît pas si loin
- ALEXANDRE DUPEYRON
- ÉLIE MONFERIER
- OLIVIER PANIER DES TOUCHES
- JOËL PEYROU
- SÉBASTIEN SINDEU

## Tokyo, surfaces

« Peut-être étais-je venu découvrir quelque chose qui n'existe plus »

Wim Wenders, *Tokyo-ga*

ÉRIC BÉNARD est né en 1961 à Rouen. Après une formation universitaire en sciences économiques puis en chinois et plusieurs voyages en Asie, il décide de s'orienter vers le reportage. Parallèlement à ses missions pour la presse, les collectivités et l'édition, il développe des travaux personnels dans deux directions principales. D'une part, il interroge les liens que l'homme tisse avec son environnement à travers ses activités : *Les gens du fleuve, vallée de la Seine* en 2008, *L'Université au travail* ou encore *Les gens du lin*, histoire d'une filière mondialisée, tous les deux en 2016. Des milieux appréhendés par le portrait, à la fois en photo et en texte.

Un nouveau projet sur la nature dans la ville est en cours. D'autre part, il évoque l'esprit de lieux devenus sources d'inspiration artistique, que ce soit pour des écrivains : Marguerite Duras, des journées entières en Indochine (*Point de vues 2014*), Voyage au pays d'Emma, en Normandie en 2021 d'après *Madame Bovary*, le chef-d'œuvre de Flaubert, ou pour des peintres : la série *Mont Fuji, images et liens sacrés (2014-2019)*, clin d'œil aux estampes de Hokusai. Quant à l'errance urbaine et cinématographique de *Tokyo, surfaces (2018)*, elle sera prolongée en Italie avec *Romacittà*. Des voyages entre imaginaire et vie quotidienne, entre fiction et réalité.

WWW.ERICBENARD.COM

D'Akira Kurosawa à Chris Marker, de Nagisa Oshima à Sofia Coppola, Tokyo est une ville de cinéma.

Mouvante et fluide, ses ressources visuelles semblent inépuisables. J'ai voulu voir Tokyo comme un labyrinthe d'écrans. Un fascinant puzzle de parois réfléchissantes où vitrines, escaliers, échangeurs, tuyauteries, passerelles, grillages... se confondent en un jeu de miroirs trompeurs. Ainsi est né le projet de *Tokyo, surfaces*.

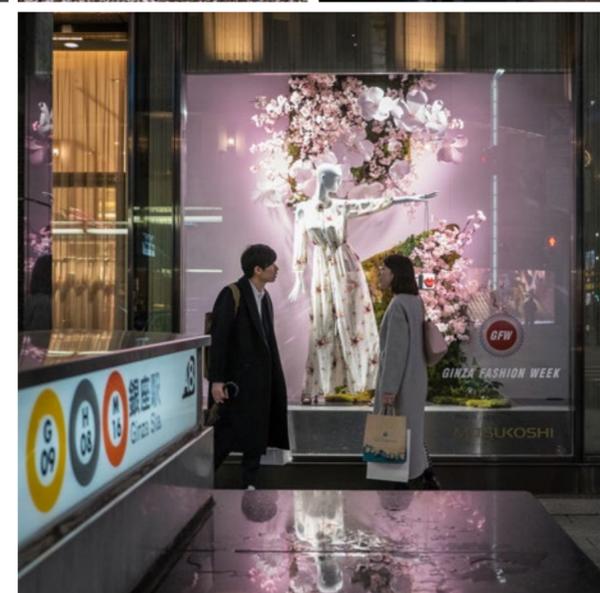
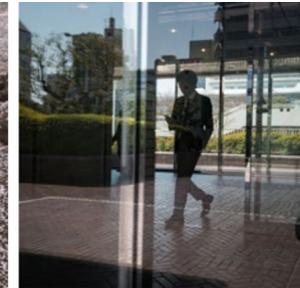
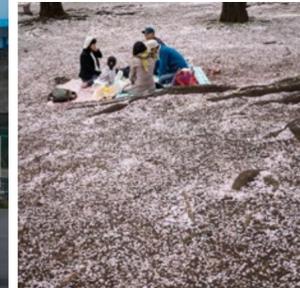
Ces surfaces reflètent aussi le concept japonais de *tatemaie*. Ou littéralement, « ce qui est fabriqué devant ». *Tatemaie*, c'est ce que l'on expose au regard d'autrui, ce que l'on donne à voir, par opposition au *honne*, le « son intérieur ». En ce sens, la ville et ses habitants paraissent toujours se dérober à notre regard. Dans ce jeu d'apparent et de caché, Tokyo devient une maison traditionnelle, telle que les a tant filmé Ozu, avec ses parois coulissantes et ses jeux d'ombres.

Tel un décor de cinéma, Tokyo est éphémère. Elle change et se transforme en permanence. Au vingtième siècle, elle a été détruite et reconstruite à deux reprises, en 1923 après le tremblement de terre du Kanto et 1945 suite

aux bombardements. Ville de bois, devenue ville de verre et de béton, menacée en 2011, Tokyo semble à la fois fragile et indestructible.

J'ai donc glissé à la surface de cette capitale, à la recherche de plans de cinéma. Je me suis fondu dans ce grand mouvement urbain pour le figer parfois, le temps d'un arrêt sur image. Parmi les mille reflets de Tokyo, j'ai cherché le fantôme de Godzilla, l'ombre de Scarlett Johansson, les spectres de Kiyoshi Kurosawa, les passantes de Mikio Naruse, les yakuzas de Takeshi Kitano...

Ce montage d'images fixes, ces photographies d'instant vécu, composent peut-être une nouvelle fiction jouée par des acteurs bien réels : *Tokyo, surfaces*.





## La première nuit est toujours blanche

*Partir du réel pour glisser vers la fiction.*

*Partir du singulier pour glisser vers l'universel.*

*Chercher les tensions, sentir que l'équilibre que nous trouvons pour vivre ensemble, ici et maintenant, est fragile, incertain mais précieux.*

**ANNE DESPLANTEZ**, née en 1973, vit et travaille à Toulouse. Après un doctorat en biomédical et une expérience de huit ans en tant qu'ingénieure aéronautique chez Airbus à Toulouse, elle fait un virage à 100% en 2009 pour se former en photographie, pratique qu'elle exerce aujourd'hui exclusivement.

Depuis 2010, elle a multiplié les expositions ou projections de son travail et réalise de nombreuses médiations culturelles dans la région de Toulouse auprès de publics variés, en menant des projets de création partagée.

Suite à une résidence dans le territoire du Couserans (Ariège), son premier livre, *Tu connais ses silences*, a été publié en 2019 aux éditions Photopaper.

Son second livre, *La première nuit est toujours blanche* a été publié aux éditions Isabelle Sauvage en Octobre 2021.

[WWW.ANNE-DESPLANTEZ.FR](http://WWW.ANNE-DESPLANTEZ.FR)

Invitée en résidence à Plounéour-Ménez en 2020, Anne Desplantez, dont le travail est basé sur l'échange, est allée vers les habitants des monts d'Arrée, carnet, appareil photo et dictaphone en main, ne s'imposant jamais et suscitant la confiance, permettant ce qu'elle aime appeler de la création partagée, chacun participant à sa façon, donnant ce qui lui semble important, un souvenir, une image, une voix.

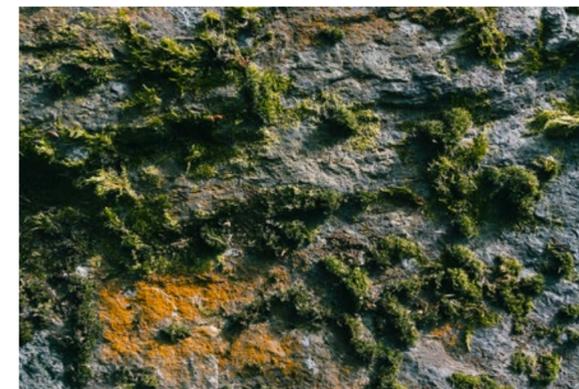
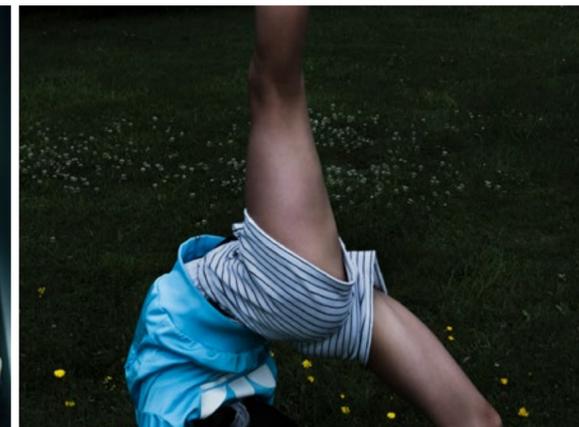
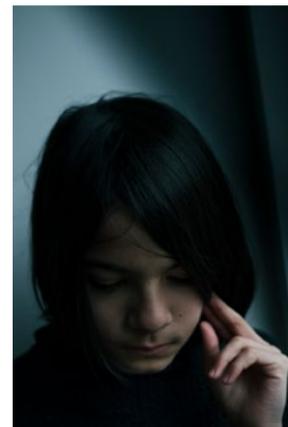
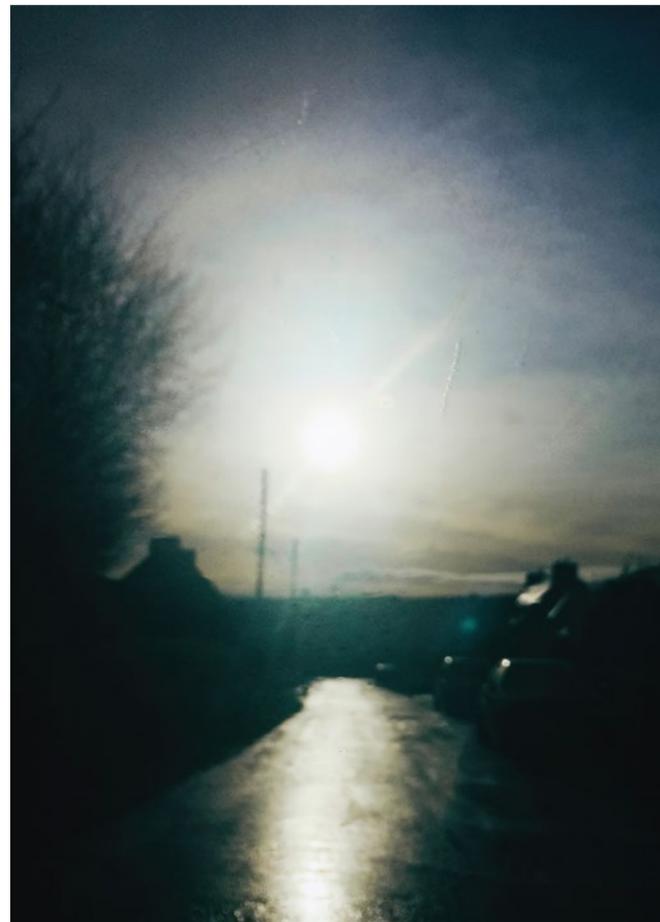
Ici, c'est la force de la nature renvoyant à la fragilité humaine qu'elle a reconnue, et les liens invisibles qui unissent les uns aux autres. «*Je recherche les tensions qui nous font sentir que l'équilibre que nous trouvons pour vivre ensemble est fragile, incertain mais précieux.*» Et ce qu'elle sent ici, c'est ce qui précède peut-être cet équilibre, quelque chose de l'ordre de la bascule, un choix ou une décision, un geste, un acte volontaire ou juste évident, ou encore quelque chose d'indicible, plus diffus, mais qui fait l'histoire de chacun. Qui commencerait par une *nuit blanche*, parce que quelque chose a lieu, là, de profond et déterminant, absolu même si commun.

Entre photographies et «*confidences*» des uns et des autres, adolescents, couples, femmes et hommes de tous horizons, de toutes générations, des histoires intimes sont révélées, et aussitôt suspendues: on n'en saura

pas plus que quelques bribes, juste assez pour sentir ces basculements plus ou moins francs, douloureux ou heureux, un déménagement subit, un soir d'été entre deux âges, une nuit, un jour... Des allers-retours se créent entre les pages, par les mots et par les images, un arbre penché dans la lande, des volets aux fenêtres...

Il y a des visages, des corps dont la banalité ou la posture interroge. Des enlacements, beaucoup de tendresse. Des routes, des arbres, des maisons, quelques bêtes, des ciels, des ombres, un clocher, de l'eau, un trampoline, une robe de mariée. La voix de la photographe se mêle aux paroles retranscrites, à même hauteur — quelquefois on ne sait pas trop qui parle, quelquefois on ne sait pas trop d'où vient telle photo, quel détail, quel angle de vue.

À mi-chemin entre mise en scène et documentaire, c'est à une exploration en forme de fiction à laquelle nous convie Anne Desplantez, comme elle aime à les créer, une fiction ordinaire, du vivant.



## Le sortilège des marins

**AURÉLIA FREY** née en 1977, est diplômée de l'École Nationale Supérieure de la Photographie d'Arles. Membre de la section artistique de la Casa de Velazquez à Madrid de 2008 à 2010, elle vit et travaille actuellement à la Rochelle au sein du collectif Essence carbone.

À travers son travail photographique, Aurélia Frey interroge la notion de passage. Intéressée par la littérature, la peinture, et cherchant à créer des liens entre l'univers littéraire, pictural et la photographie, ses images cherchent à rendre poreuses les frontières qui séparent les univers de la représentation. Elles favorisent le dialogue entre le monde visible et le monde intérieur, entre le réel et l'imaginaire, entre le concret et l'abstraction.

Aurélia Frey a participé à différentes résidences : au Musée de l'hospice Saint Roch à Issoudun dans l'Indre autour d'un projet d'après l'œuvre de George Sand, au Musée Picasso d'Antibes pour explorer les œuvres de Nicolas de Staël, en Norvège au Monastère d'Halsnøy, sur les traces des poètes norvégiens Tarjei Vesaas et Olav H. Hauge, en Finlande sur les pas de la poétesse Edith Södergran. Elle a exposé dans plusieurs festivals (Itinéraires des photographes voyageurs à Bordeaux, Festival Manifesto à Toulouse, la Biennale Fotonovembre à Tenerife, Festival Marseille / 2nd prix Maison blanche) et a participé à des expositions en France, Norvège, Roumanie, Espagne, Egypte.

En parallèle de son travail artistique personnel, elle anime de nombreux ateliers de formations dans le domaine de l'image : coordinatrice des projets pédagogiques aux Rencontres de la Photographie d'Arles, co-responsable du service culturel et pédagogique du Musée des Sciences et des Techniques de la Bibliotheca Alexandrina en Egypte et intervenante régulière des ateliers pour des institutions comme la Fondation Van Gogh, la Fondation Luma, le Musée Réattu à Arles et en milieu scolaire P(Art)cours art de la ville de la Rochelle / et artiste- intervenante pour les ateliers de pratique artistique de la Maison de l'étudiant / Université de La Rochelle (Année 2021-2022).

[WWW.AURELIAFREY.COM](http://WWW.AURELIAFREY.COM)

*« Il se lève chaque matin un peu avant six heures, tend son bras pour attraper un livre, des poèmes qu'il lit, le temps de quitter le monde des rêves pour entrer dans l'aube fragile, unissant ainsi le jour à la nuit, le rêve à la veille, avec un poème sans doute n'est-il pas de meilleur réveil pour l'homme. »*

Jón Kalman Stefánsson

Le Sortilège des Marins rassemble différents ensembles photographiques réalisés durant plusieurs temps de résidence en Norvège, en Suède et en Finlande.

Ces ensembles se dessinent comme des variations, au fil de mes lectures de poètes, écrivains des pays nordiques, Tarjei Vesaas, Roy Jacobsen, Edith Södergran, Olav H. Hauge, Jón Kalman Stefánsson, Gunnar Gunnarsson dont les mots sont le fil rouge de mes recherches.

Une narration s'installe doucement. Elle raconte l'histoire de l'eau qui s'en va, se retire, entraînant avec elle les barques des pêcheurs, l'histoire des hommes et des femmes qui se regardent dans l'eau miroitante des lacs, prêts à se perdre dans l'appel des eaux profondes, ceux qui s'immergent au plus profond d'eux-mêmes, prêts à basculer dans les abysses. Elles racontent l'histoire de l'île, le foyer, le changement des saisons,

les rugissements du vent, l'attente d'un signe, le désir du large...

Des brumes, des absences, des réminiscences, sans un bruit les mots résonnent, puis l'eau trouble, le maelström, Edgar Allan Poe... Les images se confondent, des silhouettes passent, des hommes sans visages qui n'atteindront jamais la terre ferme, des naufragés de la mémoire. Aux heures où il fait toujours jour, même la nuit, je guette les ombres, d'autres mots surviennent à l'orée des rêves, d'autres images troubles dans la confusion des sens, au bord des îles : de Vesteralen à Lofoten, Nykvag, ou les rives bercées d'arbres solitaires.

Aurélia Frey

Le Sortilège des Marins est accompagné de P@ysages Sonores récoltés en Suède et en Norvège par Emmanuel Faurve.





## The Dark LOVE BOAT

**PIERRE GÉLY-FORT**, français né à Alger, expatrié dans différentes parties du monde durant plus de 25 ans (Asie, Europe de l'Est, Scandinavie) a suivi une formation à Gobelins et des Workshops avec Klavdij Sluban. Il s'est dédié totalement à la réalisation de livres d'auteur, à la suite de sa rencontre avec Agathe Gaillard.

Il est passionné et inspiré par la photographie couleur et l'histoire artistique des films analogiques couleurs qui inspirent son travail. Photographe et créateur de livres, ayant la particularité de créer des univers visuels, chromatiques, Pierre Gély-Fort poursuit ses voyages par le biais de ses livres qu'il met en page et conçoit lui-même.

Sans texte ni légende, les lieux ne sont qu'un prétexte pour une expression artistique. L'auteur présente ses errances et ses rencontres au fil des pays avec une émotion du regard où le dialogue est sous-jacent.

De ses errances géographiques le spectateur / lecteur y lit un imaginaire singulier, une empathie et une tendresse envers les personnes photographiées et la mise en scène du réel. L'assemblage, les jeux de correspondances et la scénographie construits de ces instants photographiques font dialoguer les images entre elles et créent une proximité avec le sujet. Ainsi, d'une errance à une autre, les univers émotionnels diffèrent mais l'œil et les correspondances entre les images nous deviennent familiers. Le spectateur / lecteur reconnaît une atmosphère chaleureuse et sensible notamment par les choix de lumières et de couleurs qui restent fidèles à travers les œuvres.

Fiona SANIABI  
Directrice de La Galerie Rouge à Paris

[WWW.PIERREGELYFORT.COM](http://WWW.PIERREGELYFORT.COM)

**F**iction « contre-reportage » sans texte ni légende elle conforte le lecteur « anti-croisière de masse » dans une réalité qui est à l'opposé de la vérité ! Cette réalité trompeuse s'appuie sur des instants furtifs sélectionnés, rassemblés, ordonnés, narrés dans un livre au noir&blanc contrasté dramatisant.

L'illusion donnée par ces moments suspendus aux personnages souvent isolés, à l'expression triste, ennuyeuse, sans jamais sourire ou rire ... se situe à l'opposé de la vérité qui est : une orgie de couleurs de l'environnement & des tenues des croisiéristes, la quasi totalité des passagers s'amuse en groupe, adore ce genre de vacances & en redemande. Et ce 24h /24 & 7jrs /7.

L'apparence documentaire/photo-journalistique de cette série tend vers le faux-témoignage & pose bien plus la question de la manipulation des faits via le langage visuel que la dénonciation de ces monstrueuses croisières.

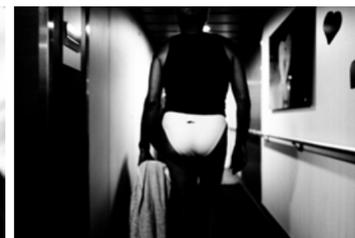
Miami Beach, son port, capitale mondiale des croisières avec plus de 5 millions de passagers par an. Là commence l'histoire du plus grand paquebot du monde le «Symphony of the Seas» fabriqué en France.

Quand les chantiers de Saint-Nazaire annoncèrent en avril 2018 la mise en service de ce monstre des mers avec près de 9.000 personnes à bord, j'étais dans les starting-blocks !

Après un galop d'essai en Méditerranée d'avril à octobre 2018 le paquebot géant rejoint sa destination initiale & finale Miami Beach, pour une croisière américaine vers les Caraïbes.

Parodiant *La Croisière s'amuse* série TV américaine culte aux 270 épisodes diffusés en France dans les années 80 & début 2000, cette série-photos s'intitule *The Dark LOVE BOAT* issue du titre américain original de la série TV *The LOVE BOAT*.

Mars 2019, en tongs/maillot de bain ou en smoking partageant jour & nuit les activités des croisiéristes américains, j'en propose une pure fiction décalée.



## Trésors

**ESTELLE LAGARDE** est née en 1973, à Châtenay-Malabry (Hauts-de-Seine). En 1995, elle rencontre Gérard Failly, artiste peintre et illustrateur qui lui apprend la prise de vue photographique, le tirage et la démarche créative. Estelle Lagarde est Diplômée de l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Paris La Villette en 2000 avec les félicitations du jury. Elle décide de s'engager artistiquement avec la photographie

va partir de la même année. En 2004, ses visites de maisons en fin de vie annoncent le début de sa rencontre avec l'histoire des bâtiments. Après une période de production d'image noir et blanc mêlant paysages et mises en scène, elle se tourne vers la photographie couleur avec la série *Femmes intérieures*. Le travail d'Estelle Lagarde évolue au fil de ses rencontres avec des lieux – le plus souvent atypiques – qui lui inspirent diverses créations. De *Dame des songes* en *Contes sauvages*, d'*Hôpital en Maison d'arrêt*, c'est par le biais de l'étrange et de l'onirique qu'elle semble vouloir regarder et éprouver le monde qui l'entoure.

En 2003 et 2004, elle rencontre diverses personnalités du milieu de la photographie et reçoit de vifs encouragements de la part de l'agence VU et de Gilles Mora. En 2006, Estelle Lagarde commence à présenter son travail lors d'expositions et de salons, elle a ses premières publications dans la presse. Elle est lauréate des bourses AIC (aide à la création) de la fondation E-C-Art Pomaret en 2007 et 2009. En 2010, elle publie *La traversée imprévue\**, journal de textes et de photographies relatant une expérience de vie, le cancer du sein, située en marge de sa démarche habituelle. En 2015, elle publie *L'Auberge\*\**, un ouvrage mêlant textes courts et photographies.

En 2017, La série *De anima lapidum* obtient la bourse d'aide à la création du département de l'Ain, le soutien du Centre des Monuments Nationaux et, est présentée au Monastère Royal de Brou (CMN). La même année cinq des photographies de la série « Lundi matin » sont présentées par Valérie Jouve à la commission des acquisitions du CNAP. En 2018, Estelle est finaliste de l'International Women Photographers Association (IWA), et en 2019 elle présente sa série *De anima lapidum* à l'espace photographique de l'Hôtel de Sauroy à Paris.

En 2020, Estelle est sélectionnée pour présenter sa démarche au jury du Prix Nièpce. Son travail sera très remarqué. Durant l'été 2020, Estelle renoue avec le paysage et le voyage, avec un regard modifié par 20 années de démarche photographique. Le travail présenté dans le cadre de cet appel à candidature est inédit, il n'a jamais été présenté au public.

Estelle Lagarde est représentée par l'agence révélateur, et par Mathilde Hatzenberger Gallery pour la Belgique. Elle collabore régulièrement avec la Little Big Galerie à Paris, et la Radial Art Gallery à Strasbourg.

[WWW.ESTELLELAGARDE.FR](http://WWW.ESTELLELAGARDE.FR)

Un cancer à la trentaine me donnait peu de chances de vivre. Je craignais de mourir, mais ne pas donner la vie était pire que de la perdre. Dans ce cauchemar, je faisais des rêves: nous avions un enfant et nous nous sauvions tous les trois, vêtus de blanc, sur une autre planète.

Pendant qu'ils me soignaient pour me protéger de moi-même, je faisais le vœu de retourner sur l'île. Allongée sur mon lit, je me souvenais de ce voyage fait quelques années auparavant : des marches sur les plages de sable noir, des lumières sur la mer, de l'air pur. Je me revois arpentant les champs de lave, en me promettant de leur faire découvrir ces admirables paysages.

Voulant me donner la force de me battre, je disais à l'homme que j'aimais : "Au pied de la chute, nous trouverons un trésor." Puis, je pensais : *Faut-il tomber de si haut pour réaliser ce qu'est la vie ?*

Je souhaitais crier mais qui aurait voulu m'entendre ? Il n'y avait personne à la ronde, que l'écho de ma souffrance. Je pensais crier mais j'avais la tête sous l'eau. J'entamais un journal photographique racontant mon désir de vivre et peu à peu, les remèdes me guérissaient. Au début de ma rémission, un an à peine après cette *traversée imprévue\**, notre fille arriva comme un miracle. Chaque naissance est une promesse faite à l'avenir.

Dix ans plus tard, nous réalisons mon rêve. Nous partions en voyage sur l'île. J'étais d'autant plus heureuse de le faire que toute la planète était immobilisée par la pandémie. J'embarquais quatre pellicules couleur passées en péremption qui végétaient dans le bac à légumes, et quatre autres noir et blanc. Seulement. Se limiter en bobines était une contrainte qu'avec l'expérience et l'usage de la chambre, j'avais appris à respecter, pour ne pas multiplier les points de vue à l'infini. Je comptais sur mes fidèles Nikon et Pentax, les deux boîtiers argentiques qui m'avaient accompagnée dans mon premier voyage, vingt ans plus tôt. J'imaginais déjà l'éclaté nébuleux du grain d'un tirage grand format, les discussions sur le rendu avec mon tireur.

Nous nous envolons enfin, libérés de cette quarantaine, pour retrouver les grands espaces. Aussitôt installés dans notre camping-car, je chargeais précautionneusement mes pellicules. Je n'avais qu'une

idée pour cette série : celle de me laisser envouter par les lieux, de marcher ensemble, au sein de ce territoire indomptable. Dans l'immensité du silence, je mesurais la fragilité de l'homme. Dans cette nature crue et sans égards pour lui, dans ces décors de genèse, ces déluges d'orages, d'éruptions volcaniques, de geysers sulfureux, je saisisais la beauté des éléments. L'essentiel m'apparaissait. À chaque cliché, je prenais conscience de la chance de notre présence ici, de ce voyage qui, de conte devenait réalité.

Le lendemain, je me baignais nue dans l'eau froide de la cascade. Je me ressourçais dans le mouvement perpétuel de l'eau qui, comme le temps, rend le monde possible. Je levais les yeux pour admirer les deux merveilleux arcs-en-ciel. La légende disait qu'à leur pied, une nymphe, un dieu, ou des elfes avaient caché leur bien le plus sacré. J'imaginais que notre fille était l'un d'eux et qu'elle avait toujours vécu là dans le secret de ce savoir ancien. Le fracas assourdissant de l'eau me rappelait que la nature est grande et, l'humain, tout petit à côté. Il est des paysages qui vous enseignent le recueillement et la liberté. Leur rudesse augmente l'humilité tout en vous rendant plus fort.

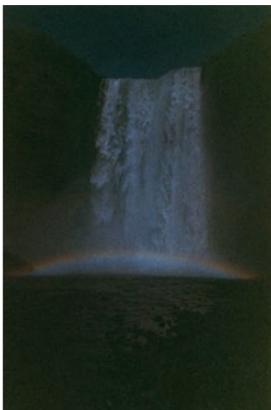
En haut de la colline, une petite chapelle piquait la nuit de son clocher. Je ne suis pas croyante, alors je restais à sa porte. Je ne demandais plus rien, j'avais tout ce que je voulais. Je remerciais. Dans le noir sidéral, à des années lumières, il y avait là-haut des milliards de brillantes étoiles comme autant de vies sur la terre. En rentrant à la camionnette où ma fille était endormie, je fredonnais une chanson de Billie dont le refrain dit : *aussi longtemps que je suis là, personne ne peut te blesser.*

Au bout de notre road-trip, il me restait trois clichés. Je lui passais le boîtier couleur en lui disant : « *Vas-y mon cœur, à toi de photographier.* » Je voulais lui donner le goût de témoigner de la beauté du monde. Elle s'installait seule face au paysage, réussissait à le faire entrer tout entier dans le cadre, puis elle déclenchait. Quand ce fût fait, je l'entendis m'appeler et me retournais.

En la voyant courir vers moi, je pensais : « *La vie est un trésor.* »

Texte *Christophe Lambert* et *Estelle Lagarde*.

\* *La traversée imprévue*, éditions La cause des livres, 2010  
\*\* *L'Auberge* éditions La Manufacture de l'Image, 2015





## Sri Lanka, dialogue avec le passé

« Ici la chaleur nous anéantit. Rêvons donc entre le cancrelat, la banane trop mûre et le col reprisé. Rêvez sans souci, gentlemen ; mes vœux vous accompagnent. Moi j'ai d'autres affaires, car c'est vous qui m'intéressez ... »

Nicolas Bouvier, *Le poisson-scorpion*.

**GÉRARD LÜTHI** Né en 1957, Gérard Lüthi est un photographe de l'association Focale, à Nyon, depuis 1990. Dès ses débuts, son intérêt se porte vers une photographie subjective. Sa démarche exploratoire l'amène à s'interroger sur les pratiques photographiques actuelles aussi bien que sur la technique même du médium : il surexpose, floute ses polaroids comme dans *Natures mortes*, publié aux Editions Ides et Calendes en 2004. Si Gérard Lüthi rapporte des images énigmatiques et parfois poétiques de ses voyages (*Béton et vapeurs d'eau*, Editions SJE, 2008), il dévoile des aspects plus intimes lorsqu'il photographie ses enfants et ses beaux-parents : *Le Temps réconcilié* (News Productions, 1993) a été exposé à de nombreuses reprises, notamment au Musée de l'Élysée à Lausanne, et a été intégré dans *Le Siècle du Corps* de William A. Ewing, en 2000.

Depuis, c'est au travers de ses voyages qu'il puise la matière de ses images en confrontant les vestiges des civilisations anciennes aux signes de notre civilisation contemporaine.

Parfois ses travaux le conduisent à expérimenter les altérations de la réalité par la photographie (*Le Crépuscule de l'aube*, Editions d'autre part, Genève, 2015) ou encore à se questionner sur l'évolution d'un pays : *Sri Lanka, dialogue avec le passé*.

[WWW.GERARDLUTHI.CH](http://WWW.GERARDLUTHI.CH)

Le Sri Lanka fut la destination de mon premier voyage hors d'Europe en 1983. Séjour initiatique où je fus confronté à un monde totalement nouveau, avec un mode de vie très différent de celui des Européens et où je n'avais pas assez d'yeux pour tout voir. La pauvreté de ce pays m'avait alors frappé.

Quand, au hasard d'une rencontre dans une pizzeria de Zurich plus de trente ans après mon séjour, un Sri-Lankais me dit que je ne reconnaîtrais plus son pays. Il éveilla ma curiosité. J'ai décidé d'y retourner et l'opportunité s'est présentée en 2018. Il ne s'agissait pas de poser un regard nostalgique mais bien plus de découvrir ce que les Sri-Lankais étaient devenus. Avant d'entreprendre ce voyage, j'ai défini mon projet. J'ai choisi de confronter les réalités de 1983 et celles de 2018. Pour ce faire, j'ai numérisé les photos en noir et blanc de mon premier séjour. Je les ai sauvegardées dans mon smartphone afin de pouvoir m'y référer et faire des prises de vues en couleurs en 2018 avec les personnes et les lieux visités en 1983.

Ce procédé permet de conserver un point de vue semblable, une perspective commune, de rendre compatibles les photos de 1983 et 2018. Je tenais à mettre en relation, sur une même image, l'ancien et le nouveau, considérant que la situation actuelle est le fruit d'une évolution, d'une transformation progressive, parfois en respectant les valeurs d'autrefois, parfois en rupture avec celles-ci. J'obtiens ainsi des images où les deux époques semblent être en interaction. Pour autant les spectateurs n'auront aucune difficulté à identifier les éléments de 1983 puisqu'ils sont tous en noir et blanc, avec les imperfections techniques de l'époque alors que la réalité actuelle a été photographiée en couleurs.



## Génération

### De l'URSS à la nouvelle Russie

**IGOR MUKHIN**, né en 1961, vit et travaille à Moscou. Il enseigne à l'école de photographie et de multimédia Rodtchenko à Moscou.

Il est l'une des grandes figures de la photographie contemporaine russe.

Pendant la période de la Perestroïka et du Glasnost (1985-1991), il commence sa carrière de photographe dans l'underground culturel soviétique. Après la chute de l'URSS, il devient photographe indépendant et réalise pour la presse de nombreux portraits d'artistes et de personnalités russes. Parallèlement à ses travaux de commandes, il a documenté sans discontinuer les évolutions à l'œuvre dans la ville de Moscou jusqu'à aujourd'hui.

Ses photos sont présentes dans les collections du Museum of Modern Art (New York), de la galerie Tretiakov, et du MAMM (Moscou), du Fonds National d'Art Contemporain (France), de la Corcoran Gallery of Art (Washington) et de nombreuses collections privées.

[HTTP://IGORMUKHIN.RU.COM](http://IGORMUKHIN.RU.COM)

**A**u départ est le chaos. Le chaos d'une jeunesse en marge d'un système qui n'en finit plus de se désintégrer. Au début des années 1980, Igor Mukhin (né en 1961) respire lui aussi ce vent d'ouest, cet appel d'air, le trip rugissant qui va inspirer toute une génération de musiciens, toute une flopée d'auteurs en tout genre.

Igor Mukhin voit le rock moderne, dans sa forme punk et anarchique, déferler sur Moscou et, bientôt, faire perdre peu à peu leur assise aux vieilles autorités. Il est de cette génération qui, 10 ans plus tard, assiste à la chute du système soviétique et qui, depuis, se retrouve au cœur des soubresauts et mutations de toute une société.

La chronique politique ou historique, même si elle ne s'affirme pas délibérément, n'est jamais loin chez Mukhin. Compulsif, sans doute obstiné, prolifique dans tous les cas (c'est une de ses caractéristiques), il observe et raconte les manifestations, la cohue, les cérémonies officielles, les célébrations tolérées ou les rassemblements sauvages, ces moments

humains où se manifestent la pulsation des foules et l'esprit d'une époque.

Le fond de son œuvre expose une Russie qui n'est pas celle que les conservateurs passés ou présents veulent nécessairement voir et, en aucun cas, montrer. Cette œuvre née de la contre-culture, dévisage avec la plus grande franchise une Russie sans fards ni trucages. De Gorbatchev à Poutine en passant par la transition Eltsine, Igor Mukhin traverse les générations tout en gardant la distance de la marge.

*Michaël Houlette*

Commissariat  
Olivier Marchesi - Michaël Houlette  
Exposition réalisée et produite par la Maison de la Photographie Robert Doisneau en collaboration avec la société Bergger.  
La Maison de la Photographie Robert Doisneau, Gentilly, est un équipement de l'EPT Grand-Orly Seine Bièvre.





## Trova

**GILLES ROUDIÈRE.** Français, né en 1976. Photographe autodidacte, Gilles Roudière vit et travaille entre Tours et Berlin depuis 2005.

Sa première série sur l'Albanie a fait l'objet de plusieurs distinctions et expositions (festival Circulation(s), Centre photographique de l'Imagerie à Lannion, musée du Botanique à Bruxelles...).

Il a poursuivi son exploration photographique en Israël, Palestine, Turquie, dans les Caraïbes, le Portugal et la Grèce.

Il figure sur la liste du British Journal of Photography des photographes à suivre en 2014 et reçoit le Leica Galleries International Portfolio Award aux Rencontres d'Arles en 2017.

Son livre Trova est finaliste du Prix Nadar 2019 et lauréat du Prix HIP 2019 de la monographie d'auteur.

Gilles Roudière participe au projet collectif Temps Zero et est représenté par la galerie In (between à Paris et Busche Kunst à Berlin.

[WWW.GILLESROUDIÈRE.COM](http://WWW.GILLESROUDIÈRE.COM)

Gilles Roudière nous transporte loin dans sa géographie éclatée de burlingueur. Il a, dans les premières années de sa carrière, beaucoup photographié à l'Est : l'Albanie, l'Allemagne, l'Ukraine ou encore Istanbul... Plus qu'une œuvre à vocation informative, il donne en partage avec ses images argentiques, lentes et granuleuses, nourries de photographie japonaise, l'idée qu'il lui faut bien aller quelque part, partir, chercher quelque chose, mais quoi ? Un chemin, peut-être, qui importe plus qu'une destination.

Alors, lorsqu'il s'est récemment rendu à Cuba, il n'a rien livré d'attendu. Dans sa série, aucune image d'Épinal. Ses photographies sont dépourvues de tout l'exotisme racoleur, de tout le folklore iconographique qu'on pourrait attendre de cette destination-poncif de la photographie (le point de chute est risqué). Elles sont dévorées par une lumière souvent aveuglante. Des silhouettes fugaces se dessinent, un cheval, une rue, un oiseau en

cage, des soleils écrasants... Tout est silencieux, pas de bavardage (ni démonstration, ni enseignement) dans un flux d'images vibrantes, emplies à la fois d'un état de torpeur et du frémissement nerveux de la vie. En quelque sorte, il nous prend par la main (ou les yeux) pour nous emmener sur ses pas. Et nous nous laissons porter pour découvrir Cuba à travers son regard, son pas, son appréhension intuitive et presque épidermique de l'île.

On peut dire de Gilles Roudière que l'ailleurs et la photographie sont un territoire, le sien, celui d'une introspection jalonnée d'éblouissements, comme autant d'expériences sensibles et sensorielles contagieuses. Un monde au-delà du monde, entre exaltation et apaisement. Ses images nous laissent voir à travers ses yeux, pour éprouver et sentir les lieux qu'il transfigure. Gilles Roudière nous transporte, loin, en lui-même, à travers les yeux du monde.

*Caroline Bénichou*





## Nada

« Sous ses ciels confus de lendemains de fin du monde, voici l'univers viscéralement vicié, divisé et le plus souvent sombre que Marie Sordat nous donne à voir au fil des images. Un monde qui rayonne du désir d'un pays de merveilles que l'on n'aurait jamais connu, et dont le souvenir désabusé serait scellé de l'autre côté d'un ne sait trop quel miroir de mélancolie. »

David Mertens.

**MARIE SORDAT**, née en 1976, franco-belge, vit et travaille en Belgique. Depuis quinze ans ses images sont présentées en festivals, musées et galeries à travers le monde, y compris en Allemagne, Espagne, Roumanie, Géorgie, Slovaquie, Japon, Mexique, Cambodge... Son travail est montré régulièrement en catalogues, livres ou revues et sa première monographie *EMPIRE* est parue aux Éditions Yellow Now en 2015. *NADA* est sa seconde, publiée en 2021 aux Éditions Le Mulet. Elle enseigne la photographie argentique et numérique à l'INSAS, elle est jury pour de nombreuses écoles de photographes et dirige également des workshops. Elle est par ailleurs commissaire indépendante et collabore régulièrement avec des galeries, des éditeurs ou des festivals. Ses photographies font partie des collections nationales belges et françaises.

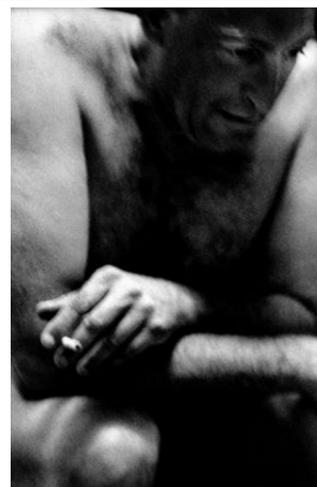
[WWW.MARIESORDAT.NET](http://WWW.MARIESORDAT.NET)

Constitué de photographies argentiques en noir et blanc, *NADA* est une déambulation mentale, un voyage à travers un monde à la fois ancré et onirique.

Entre street-photography et intériorité, le paysage qui se dessine est avant tout une exploration du genre humain : des États-Unis au Cambodge, *NADA* est traversé de personnages récurrents et pourtant rencontrés au hasard, qui ont tous pour point commun de ne jamais arriver à se rencontrer, à se regarder.

Évoluant dans un monde granuleux, tous semblent chercher leur voie à travers des décors urbains puis de plus en plus naturels, comme s'ils y poursuivaient une forme de rédemption.

Aux antipodes de l'exotisme, la photographe crée ainsi un espace tantôt isolé, tantôt agité et tourné vers l'extérieur, oscillant en permanence entre réalisme et poésie.



## Hom(m)es

**GÉRARD STARON** Je suis né en 1962 à Alger.  
J'ai grandi en France entouré des œuvres  
de mon grand-oncle Henry Caillet,  
peintre du début du 20<sup>ème</sup> siècle.  
Fin 2013, après 23 ans passés dans  
l'informatique, j'ai décidé de m'investir  
totalement dans la photographie. J'ai participé de  
2014 à 2020 à de nombreuses manifestations.  
Autodidacte, j'ai suivi une formation de  
perfectionnement au tirage d'art aux Gobelins.

[WWW.GERARD-STARON.COM](http://WWW.GERARD-STARON.COM)

**M**on travail porte sur la perception  
du réel au travers du médium  
photographique autour de deux axes  
de réflexion :

- De part son procédé mécanique,  
la photographie est-elle une preuve de vérité ?
- La photographie doit-elle se cantonner à  
l'instant décisif ?

J'ai construit cette série comme un  
documentaire, à partir d'une réflexion sur la  
trace de l'homme dans son territoire.

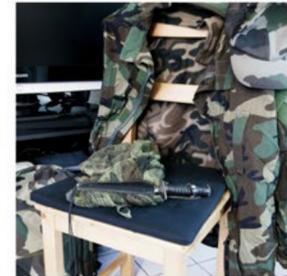
Je me suis intéressé à la plus petite division  
du territoire, la maison, comme expression  
d'une individualité. J'ai donc cherché dans les  
habitations des signes du caractère de leur  
habitant, chacun laissant ainsi son empreinte  
sur le monde. L'étude est vue comme un  
inventaire, permettant d'identifier des  
catégories, des « Tiny house », jusqu'aux « néo-  
châteaux ». Si la méthodologie s'inspire de  
l'école de Düsseldorf, l'objectif de la série est

bien différent. Il ne s'agit pas là d'objectivisme,  
mais au contraire de laisser la subjectivité du  
regardeur rencontrer celle de l'auteur.

Chaque image d'habitation est complétée d'une  
vue d'intérieur qu'on attribuera au propriétaire  
de la maison. Enfin, pour chaque diptyque, un  
court texte rappelle quelques étapes de la vie  
de l'habitant du lieu.

En fait, il s'agit d'une fiction documentaire,  
les vues intérieures ont été réalisées chez  
le photographe avec ses propres objets,  
Le texte est en partie inventé, en partie  
autobiographique et parfois ancré dans la  
réalité.

Ce qui m'intéresse ici sont les interactions  
entre le matériel présenté (images et textes), le  
spectateur et moi. J'interroge une sorte de vécu  
collectif, que chacun puisse reconnaître une  
part de lui-même.



## Allfather

**SÉBASTIEN VAN MALLEGHEM** né en 1986 en Belgique a déjà plusieurs reportages salués par les critiques in-ternationales à son actif. Son écriture visuelle est incisive et sombre, asso-ciée à un engagement et une détermination indéfectibles. Depuis 2008, il a produit des projets à un rythme presque vertigineux. Parmi eux sont *Police* 2008-2012, les aventures d'une équipe de nuit; *Prisons*, une véritable immersion dans le système pénitentiaire 2011-2014; *Les ruines du pouvoir*, une incursion dans l'ère anarchique post-Gadafi en Libye en plein état de guerre (2012); *The Last Shelter*, ce centre les junkies, les sans-abri et autres laissés dans les rues de Berlin; et *Mexican Morgues* (2016), le métier des embaumeurs dans les morgues de la mégapole de Mexico City. En 2017, Sébastien parvien-dra à effectuer un reportage à l'intérieur des centres d'internements pour criminels condamnés pour faits de moeurs, et considérés comme men-talement déficients, *Asylum* (2017), durant la même année, il témoignera du quotidien d'une association française « Réagir » venant en aide aux victimes de la crise sociale qui frappe le Nord pas de Calais, toxico-manes et personnes sans abris. *Réagir* (2016-2017), *Nordic Noir*, (2012-2017), parallèlement à ses reportages, son style documentaire cède la place à une dimension plus poétique et introspective ou Van Malleghem photographie une Scandinavie noire, poétique et hostile. Sébastien Van Malleghem a reçu de nombreux prix, dont le prix Bozar / Nikon Monography Serie 2015 et Lucas Dolega pour son reportage Prisons. Il a également édité les livres *Police* (2015, Editions Yellow Now, collection Angles vifs) et *Prisons* (2015, André frère Editions), sé-lectionné comme l'un des meilleurs livres photo de 2015 par TIME, son livre *Nordic Noir* a été sélectionné comme l'un des 10 livres photo les plus captivants de l'année par le magazine indépendant américain «Mo-ther Jones», ses images du Nord influençant la photographie contem-poraine suite à l'exposition *Eyes Wild Open* à Bruxelles au coté de ses pairs (Robert Frank, Klavdji Sluban, Klein, Stromholm, Moriyama, Nozo-lino etc). Son ouvrage *Mexican Morgues* publié par l'éditrice Française Photopaper recevra le prix HIP du meilleur livre catégorie société à Paris en 2019. Son travail en cours *The Shame of the Sun/Allfather* est récompensé par le prix de la presse Belfus la même année, dont les images seront publiées dans un ouvrage poétique intitulée « *Allfather* » classé livre de l'année 2021 par les journaux De Tijd et La Libre.

Ses images sont régulièrement publiées dans la presse, dans le quoti-dien, TIME, The NY Times, The Washington Post, De Standaard, De Volkskrant, Le Monde, Libération, etc.

[WWW.SEBASTIENVANMALLEGHEM.EU](http://WWW.SEBASTIENVANMALLEGHEM.EU)

Sébastien Van Malleghem est indéniablement attiré par un environnement naturel et organique. Après son épopée documentaire *Nordic Noir* (2017), l'auteur de *Police* (2012), de *Prisons* (2015), ou encore des *Mexican Morgues* (2019), prolonge son exploration d'un univers rugueux aux conditions extrêmes dans ce nouvel opus *Allfather* (2021). Un voyage imaginaire en solitaire dévoilant le lien ténu entre une nature puissante et un photographe, renvoyé à sa condition d'être humain.

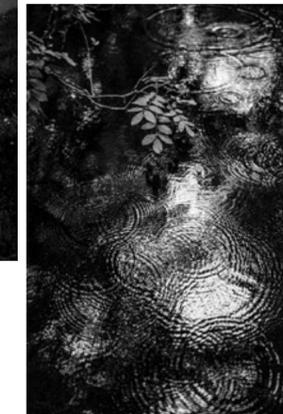
L'idée du projet est née lors d'une résidence d'artiste dans la région de Vesterålen, en Norvège, en 2019. Lié depuis des années aux sauvages étendues scandinaves, Sébastien Van Malleghem retourne en Norvège l'année suivante, s'isole dans une cabane en Arctique, puis se rend sur l'île de Skjervøy et vit des expériences qui dépassent ses attentes, faites d'aventures et d'escapades dans les montagnes, en osmose avec la nature : se chauffer au bois, nager dans un fjord quasi glacé avec des baleines et des orques durant les mois les plus sombres de l'année. Et ressent un besoin irrésistible de raconter une histoire, peut-être même un bout de la sienne. Un retour aux sources, qui se transforme en une plongée indispensable dans ses récentes archives.

Il rassemble un corpus d'images prises à l'occasion d'invitations ou de commandes photo dans différents endroits de la planète, lors des quelques jours qu'il s'octroie sur place à chaque voyage pour des pérégrinations sans limite et sans contrainte. Si les premières ont été réalisées aux États-Unis dans les

Everglades, au sud de la Floride, en 2016, d'autres proviennent de Norvège, d'Islande, de Bretagne et même plus simplement de son jardin, en Belgique. De l'envol d'un corbeau aux vues d'un océan noir comme la nuit, en passant par une immersion sous-marine entouré d'alligators, Van Malleghem transcrit une épopée fidèle à sa fascination : regarder des scènes dont le banal est transformé en sublime sans frontières géographiques ni temporelles. Sa volonté invisible d'immortaliser la nature, telle une nécessité dévorante, offre la possibilité de découvrir un territoire qui tient à rester anonyme.

Dénué d'êtres humains, du moins à peine perceptibles, l'immense théâtre de la nature est le personnage principal de ce récit spirituel. Ses photographies ne constatent pas, elles racontent et donnent à rêver. À imaginer un voyage si souvent fantasmé que les paysages majestueux - parfois agressifs - font taire les pensées les plus réalistes. Ses arrêts sur image, silencieux, contemplatifs et fragiles, sont de radicales touches de blanc pur et de noir fuligineux. Et en les mélangeant, Sébastien Van Malleghem accorde harmonieusement toutes ces nuances de gris qui constituent l'épaisseur du monde. Les images se succèdent, au rythme des pages aux teintes dorées, qui se font l'écho – ou plutôt le souvenir – de la rare lumière présente dans l'obscurité du nord de la Norvège, celle d'un fil d'or à travers les montagnes.

Léonor Matet



## Sunset Memory

**PETER H. WATERSCHOOT** est né en 1969. Diplômé de l'Académie de Gand, en Belgique, il vit et travaille à Gand.

Son travail, entre la Belgique et le Japon, invite à se perdre dans la rêverie, la mélancolie, le détachement, dans une œuvre dépouillée de repères temporels et spatiaux. Hôtels, couloirs, néons, gloire perdue : il propose un monde onirique, cinématographique construit avec des éléments du monde réel.

Il explore divers spectres chromatiques, de l'or et du safran au bleu électrique. Son travail est une recherche esthétique et méditative.

Il a exposé depuis 2010 en Belgique (Gand, Hasselt, Charleroi, Bruxelles,...), en Italie et en France dont une exposition personnelle au Musée de la photographie à Charleroi en 2021.

## Publications

2021 - CCHA : Lens Based Media, Hasselt, The Night is like Snow (Notte come Neve).  
2021 - Sunset Memory textes de Peter Verhelst (ARP2 publishing)  
2019 - Publication At the Skin of Time, texte de Fabien Ribery, (ARP2 publishing).

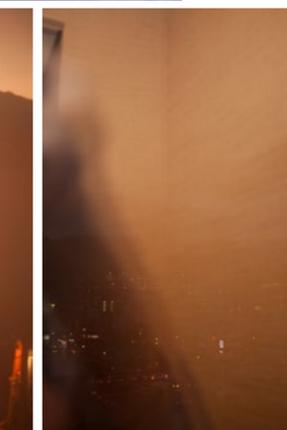
[WWW.PETERWATERSCHOOT.COM](http://WWW.PETERWATERSCHOOT.COM)  
[WWW.ARPEDITIONS.ORG](http://WWW.ARPEDITIONS.ORG)

Il s'agit d'un voyage nocturne entre la Belgique et le Japon. Des rais de lumière, du silence, des mystères. Aucun humain, mais une présence des chairs palpable dans l'invisible. Peter H. Waterschoot est un sensualiste, dont la vue est guidée par les lueurs trouant les ténèbres, les néons des enseignes et des ascenseurs, les teintes bleutées. Tout est chez lui possibilité de rencontres, érotique subtile, errance dans la nuit. *Sunset Memory* est bien davantage qu'un coucher de soleil, c'est une pérégrination dans le noir, les corridors, les couloirs des clubs de plaisir, les arrières-cours, les chambres d'hôtel.

Il faut aborder son travail comme une proposition d'entrer dans le monde flottant, où la raison vacille un peu, au profit des voluptés étranges, des trébuchements, des avancées à tâtons.

Ces roches lointaines, à peine perceptibles, sont peut-être de doux oreillers, ou les draps défaits d'une mer en furie. Est-il l'heure de la tempête ou de l'abandon ?

Peter H. Waterschoot s'attache bien moins à construire des paysages identifiables – est-on ici ou là ? -, qu'à laisser respirer chaque chose, chaque entité – végétale, aquatique -, chaque objet abordé comme un autre lui-même, un miroir psychique, un double énigmatique – Fabien Ribery, l'intervalle, 2021.





## D'ici, ça ne paraît pas si loin

**LE COLLECTIF LESASSOCIÉS** a été créé en 2013 à Bordeaux. Il regroupe des photographes mais aussi des professionnels du son et du film. Issus de la tradition documentaire, les membres des Associés pratiquent des écritures totalement différentes et complémentaires qui regroupent la photographie, le son et la vidéo.

Leur production aborde le rapport identité / territoire que ce soit à l'occasion de la réforme territoriale française : *D'ici, ça ne paraît pas si loin* – ou des bouleversements dans nos modes de vie, conséquences de la crise sanitaire : *Sauver les corps*. La démarche des Associés vise au dialogue des singularités dans un récit commun.

Cet objectif s'applique au travail même des auteurs au sein du groupe, mais aussi dans le questionnement propre à chaque projet et sa restitution. Dans cette idée, le collectif produit des films photographiques et a créé en 2015 le concept des *Voyages immobiles*. Élaborés sous forme de projections/débat, *Les Voyages immobiles* invitent un ou plusieurs photographes à dialoguer avec LesAssociés autour d'une thématique commune, entremêlant ainsi techniques, sensibilités et propos. Le collectif a poursuivi cette démarche avec son dernier projet, *Sauver les corps*, produit avec les photographes de ParisBerlin> fotogroup, et montré pour la première fois aux Rencontres d'Arles en 2021.

Les photographes du collectif LesAssociés  
Alexandre Dupeyron  
Élie Monferier  
Olivier Panier des Touches  
Joël Peyrou  
Sébastien Sindeu.

[WWW.LESASSOCIÉS.NET](http://WWW.LESASSOCIÉS.NET)

**A**ller ailleurs pour être ici. Mais qu'est-ce que ça veut dire, s'approprier un espace, une géographie qui n'en est pas une, des confins à quelques heures de voitures ? Être ici chez soi, considérer tous les ailleurs comme la possibilité d'une seule et même histoire. Une histoire faite d'étages, de portes obstinément closes, d'impasses et de détours. Une histoire avec ses inventions et ses leurres.

Je suis chez moi. Je suis d'ici. Il y a des moments comme des lieux. On ne peut pas toujours nier d'où l'on vient. On ne peut pas toujours nier la mémoire, même si elle s'invente. Même si elle nous joue des tours jusqu'à devenir la voie revendiquée de ce que nous aurions aimé devenir.

Du jour où le voisin de palier est devenu étranger, où la lointaine Amérique est devenue familière, qu'il n'y a plus ni montagne à enjamber ni décalage horaire, il ne reste que les mots et les images pour inventer des peuples et des pays. Il faut bien rêver à quelque chose pour oser espérer et la réalité nous y encourage.

La poésie sauvera le monde.



DES **31<sup>e</sup>** ITINÉRAIRES  
PHOTOGRAPHES  
VOYAGEURS